



Pendant les travaux, la vie continue.

Entre novembre 2015 et février 2016, l'auteure a rencontré les habitants du GHI. Elle est restée une semaine en résidence. Elle a reçu le soutien d'aquitanis pour faire ce travail d'écriture en toute liberté. aquitanis a désiré éditer le texte dans sa totalité. Toutes les paroles en italique sont inspirées des rencontres avec les habitants du GHI. Je les remercie sincèrement de nos échanges, ainsi qu'aquitanis pour la liberté d'écrire.

Comme toujours dans les livres, il y a des ressemblances et des jeux avec la réalité...

Sophie Poirier : auteure bordelaise. Elle a publié deux romans : *La libraire a aimé*, *Mon père n'est pas mort à Venise*. Elle a écrit jusqu'en mai 2015 dans le magazine culturel *Junkpage* une chronique mensuelle « déambulation », soit 23 textes de promenades singulières... Parmi ces derniers textes : *46 fois l'été* création au Signal ou les 3 promenades d'Une chambre à écrire.

www.lexperencedudesordre.com

FAIT DE TOUS (1)

On appelle ça *un ensemble*. On les désigne même comme de *grands ensembles*.

Ce sont des cités, celles qui datent de la vague de construction moderne, avec les habitations en nombre qui s'élèvent de terre.

Autrefois, une dame me l'a raconté, quand les immeubles ont poussé, dans les années 60, en face c'était les gitans, La Grenouillère, et autour, des marécages, *c'était pas comme maintenant*, et puis les tours et les barres ont continué de se construire, 10 ans, densification, les commerces, *il y avait de la vie, et 4 pharmacies, et le soir on parlait dehors*, des écoles, un gymnase, 20 ans, la ville s'élargit, 40 ans, un tramway, le quartier se remplit toujours, 50 ans, les immeubles aussi vieillissent, certains les trouvent laids, d'autres non, mais ils sont classés, oui, pas de destruction, non, on pourrait les moderniser, se refaire une réputation, réhabilitation.

Ici, on se trouve au quartier du Grand-Parc à Bordeaux.

Beaucoup de gens qui y vivent n'ont pas trop d'argent, le logement social, le HLM, faut bien l'avouer on préférerait vivre ailleurs, *tranquille à la campagne, un palais c'est mieux, ou dans l'autre pays, ou avant les accidents de la vie qui font qu'on est là*, avouons-le, on pourrait vivre ailleurs. Si on avait le choix...

C'est vrai, ça n'est pas toujours facile de se sentir chez soi au milieu de tout ce monde, avec des gens au-dessus, en-dessous, à côté, partout. G-H-I. Trois immeubles. 530 logements. Un village entier.

Mais, voyez-vous, cet ensemble dont on parle, on ne peut pas le réduire.

En mathématiques peut-être, en faisant des équations peut-être ; mais, les gens ensemble, les gens dans un ensemble, c'est quand même chacun un monde.

Chacun un tout, entre ses murs, dans son T2 ou 3 ou 4 ou 5.

Je vous le dis, je l'ai vérifié de nombreuses fois, c'est impossible avec les gens, mettre les gens ensemble dans un ensemble, c'est impossible.

Les gens, ça déborde toujours.

Et je crois que c'est mieux comme ça.

D'en bas, au pied des barres d'immeubles, j'ai le vertige inversé. La sensation de se sentir tout petit, avec, devant soi, une montagne. J'ai le vertige de la hauteur et aussi du nombre.

Les immeubles Gounod, Haendel et Ingres (GHI) : 10 étages pour le G, 15 étages (bientôt 16) pour le H et le I. Inaugurés en 1961.

Au fil des dizaines d'années où change le confort moderne, plusieurs étapes de restauration. En 2011 : décision prise d'une profonde réhabilitation.

Pharaonique ! me dira un habitant.

La caractéristique du projet : un ajout de jardins d'hiver en façade, soit 25 à 30 m² de surface supplémentaire. Et puis, de nouveaux ascenseurs panoramiques, des halls refaits, des baies vitrées dans les appartements à la place des fenêtres... L'autre caractéristique du projet qui en démontre encore l'envergure : travaux en site habité. Durée des travaux : 20 à 30 mois.

Quand j'arrive, on est - disons ça - presque à la fin.

On m'explique les travaux, les travaux longtemps, les travaux ça continue, les travaux qui durent, ça fait presque deux ans, les finitions c'est le plus long, mais Gounod c'est terminé, Haendel presque, et Ingres en cours.

Dans ma tête, je cherche qui ils sont. Gounod, Haendel, des compositeurs, musique classique, plutôt de l'opéra, je crois. Mais le Ingres du I dans GHI ?

Je réfléchis... Ah si, j'ai déjà entendu le nom, si, c'est un peintre. Oui ! Un qui devait peindre des grands tableaux, des fresques brillantes, à la peinture à l'huile, avec des allégories ou des scènes de chasse ou des portraits d'aristocrates. Je vérifierai : il n'a pas vraiment peint de scènes de chasse mais plutôt des nus, ceux du Bain turc par exemple, ou La Grande Odalisque au dos si allongé... Bon, de toute façon, ça n'a pas d'importance. Personne ne parle comme ça. On ne dit jamais : *J'habite au Gounoud*.

On habite au H2 ou G3. Ou I4. Lettres. Chiffres. Le métier de celui qui trouve des noms aux immeubles est un métier pour rien...

Au GHI, à partir de mars 2014, tout va changer. Métamorphoses annoncées : davantage de lumière, davantage de place. Ok, ok, c'est parti, allons-y. Chantier bousculade. C'est ambitieux, allons-y. Chantier sauvagerie. Chantier envahissant. C'est un défi, allons-y !

L'histoire, la voilà.

Et je suis ici quelque temps pour essayer d'écrire un peu ce qui arrive : il faut, pour les habitants du GHI, vivre des mois entiers dans un chez-soi devenu chantier généralisé.

On a des existences difficiles.

Pas tous. Mais, pour beaucoup d'entre nous, ça n'est pas simple.

Quand j'avais visité le logement social dans lequel je vis (pas au GHI, ailleurs dans la ville), mon fils avait dit, parce que l'appartement était petit et pas très haut de plafond, il avait dit : « *C'est bien ici, maman, on dirait un nid.* »

On était sur la liste d'attente. Et j'ai imaginé que la dame avec qui on visitait et qui s'occupait de gérer les dossiers d'attribution avait mis le nôtre un peu plus haut sur le dessus de la pile à cause de cette phrase.

Dix ans après, je vis encore dans le nid.

Un logement social, on croit que c'est provisoire, parce qu'on pense que l'avenir va aller en s'améliorant. Mais l'avenir, ça ne s'améliore pas toujours, c'est même plutôt des hauts et des bas. Et un logement social, c'est parfait pour affronter les bas, ça permet d'amortir un peu les chutes, j'en sais quelque chose.

J'ai rencontré un monsieur qui habite ici, dans l'un des GHI, il a une petite retraite. Une petite retraite, ça veut dire vivre en gros - et ça fait pas gros du tout - avec 1000 euros par mois. Il m'a raconté qu'il avait attendu 6 ans pour avoir ce logement, et quand il avait reçu le coup de fil qui lui annonçait qu'il avait son T2, il n'en croyait pas ses yeux, il savait qu'il n'était pas prioritaire, le miracle, enfin : *ça m'a sauvé la vie*. Même si, quand il est arrivé, *c'est sûr que l'appartement avec les petites fenêtres, avant qu'ils ajoutent les jardins d'hiver, c'était étroit*.

Il y avait une porte un peu inutile, m'explique-t-il, *qui donnait sur une petite ballustrade*. Et il n'a jamais bien compris à quoi elle servait cette ballustrade : *à part, peut-être, pour faire, comme au théâtre, une apparition...*

Donc, on obtient un jour d'y vivre, et si l'avenir ne va pas forcément où on espérait, on y reste. Dans le nid, ou au GHI.

Ces appartements qu'on loue, même avec leurs défauts, ça devient chez soi. Et, avec le temps qui passe, ça finit par faire longtemps.

Je croise une dame âgée au bas du H. Je lui demande un peu pour sa vie ici, comment c'est, depuis quand : *Ah si vous voulez des histoires, j'en ai à vous raconter. J'ai une vie entière...*

J'adore quand ça commence de cette façon : Il était une fois une vie entière.

Nous sommes nombreux à penser notre existence comme un mouvement, un roman.

La première fois, en 1962, quand elle a visité l'appartement : *Il faisait un froid de loup, il y avait de la glace, et c'était le premier février. Ben tiens, ça alors, c'est la date d'aujourd'hui !*

...

Un instant, elle pense à autre chose. Je ne la dérange pas.
Elle reprend : *C'était exactement il y a 54 ans. Rendez-vous compte...*

Il y a effectivement des gens qui habitent au GHI depuis cinquante ans, je n'y croyais pas vraiment avant de les rencontrer. Ce sont évidemment maintenant de vieilles personnes, parfois très, plus de 90 ans.

Alors, avec mon mari, on a visité : il y avait du chauffage, une salle de bain, des toilettes, un évier ! Tout le monde n'avait pas le confort à cette époque... Je l'ai regardé, et je lui ai dit : Tu vois, je suis là, et bien, jamais j'en partirai ! J'ai tenu parole... Lui n'y est plus, hélas, mais moi oui. On m'a proposé d'aller dans une résidence de personnes comme moi, vieilles ! Mais non, c'est chez moi ici, il y a tous mes souvenirs...

Je me demande comment font les architectes avec les souvenirs ?
Je veux dire : quand il est décidé de transformer un lieu, de le modifier ou parfois de le détruire et de proposer un autre logement à la place, les ingénieurs et les architectes et tous les professionnels du bâtiment rédigent des cahiers des charges. Ces cahiers des charges du chantier doivent contenir des quantités de données, de calculs, de problématiques, et je me demande à quelle page, sur quelle ligne, dans quelle case apparaissent *les souvenirs* ?
Que fait-on des souvenirs contenus dans des murs ?

Je m'avance timidement au dedans du GHI, là où chacun essaie de trouver sa place au milieu d'un ensemble.
Dans ces endroits-là, on ne peut pas faire abstraction de la vie des autres.
Ça n'est pas toujours simple, je vous assure.

Me voilà au début : Parlez-moi du GHI...

DES TOURBILLONS (4)

Le temps du chantier s'est déposé - comme la poussière sur les meubles, qui reste encore, même maintenant, toutes les dames parlent de cette poussière - le temps du chantier s'est déposé sur le temps des vies.
Chaque habitant, pendant tous ces mois que dure le plus gros du bruit et des gênes, chaque habitant affronte deux vies : la sienne - qui n'est pas forcément tranquille - et celle de l'immeuble dans lequel il habite, immeuble qui va être confronté à la métamorphose la plus spectaculaire de son existence.

Pour cette jeune femme qui m'invite chez elle, le temps du chantier c'est celui de la rencontre avec son *Loulou*. Elle est heureuse de cette rencontre. Alors, pour elle, c'est le temps de l'amour.
Pour une autre dame, le temps du chantier coïncide avec la mort de son mari. Elle pensera toujours l'un avec l'autre, elle aura ce repère, la transformation de l'appartement et la mort de son mari. Il n'a pas vu le résultat. Le chantier a commencé, *lui il partait à l'hôpital*. Il est décédé, et il y avait toujours le chantier. *Lui, il disait que ça allait être extraordinaire, il aimait ce projet, mais il ne l'aura pas vu. Heureusement, si on peut dire, il est mort loin des travaux, sinon ça aurait été, avec la maladie, non, ça aurait été trop dur.*

Il ne s'agit pas d'une mue. L'immeuble ne perd pas sa peau pour une autre, on ne se contente pas d'un coup de peinture, ni d'un ravalement. Il va s'agir d'une transformation qu'on ne peut pas vraiment comparer avec les métamorphoses qu'on voit chez les animaux, ce n'est pas sortir de la chrysalide non plus, non, ce qui a lieu ici, ça n'existe pas dans la nature.
On est plutôt dans le domaine de la chirurgie. Augmentation de corps. Une transplantation : on greffe un jardin d'hiver sur une façade.

Un matin, dans le hall, je m'approche de deux dames. Je sens que je les dérange au milieu d'une conversation. Tant pis. J'explique que j'écris, que je viens écouter leurs histoires. Elles me répondent aussi sec :
- *Ah ça, des histoires, il y a de quoi en faire...*

- Et ?
- *Quoi vous dire ? Quoi vous dire ? On a eu désagréments, ah ça on en a eu. Quoi vous dire ? Bon, allez maintenant, ça va mieux... Quoi vous dire ? Voilà.*

J'insiste un peu...
- *Quoi vous dire ? C'est un chantier. Quoi vous dire ? Rien. Rien de plus. Quoi vous dire ? Ils ont déjà cassé la porte à côté. Quoi vous dire ? Vous voulez des histoires, et ben, trouvez-les vous-mêmes vos histoires, après tout, c'est votre métier, non ? Quoi vous dire ? Franchement ?*

La poussière, voilà.

CHEZ MARIA (5)

Dans le jardin d'hiver, il y a des tapis au sol, un vélo d'enfant, un aspirateur dans un coin.

Le béton, ça choque. Non ?

Ça vous choque pas ? Si, hein, le béton, c'est choquant, c'est tellement gris, ça choque.

On aimerait le recouvrir.

Elle me conseille : Il faut juste ne pas lever la tête.

Elle ajoute : Regardez plutôt devant...

Dans le jardin d'hiver, il y a une couverture, une table à roulettes, un ballon.

Le petit, il joue là tout le temps. C'est un espace en plus. On a plus de liberté.

Mais elle se demande : Ajouter un espace extérieur, c'est un peu de l'espace perdu, non ?

Elle reste en alerte : Les enfants, c'est interdit d'aller entre le garde-corps et les baies vitrées !

Elle me dit : Et quand le soleil arrive, on sort la chaise longue.

Elle sourit : Maintenant tu respirez, il n'y a pas de murs.

Dans le jardin d'hiver, il y a de la place, 30 m², une sacrée surface.

Quelquefois, je cherche les enfants... Je les perds, je passe d'un côté, ils vont de l'autre, ça les amuse.

L'appartement avant ? Avec les cloisons, avec les petites fenêtres, l'appartement d'avant, moins grand, moins clair !

Maintenant tu respirez.

Elle explique : Mes enfants sont nés là.

La première maison de ses enfants, le retour de la maternité, quelques jours après la naissance, les enfants dorment au GHI. Ils sont nés ici.

L'appartement - il était donc plus petit -, les pleurs des bébés, les nuits longues, les premiers pas, un sapin de Noël, l'anniversaire et les bougies sur le gâteau, le premier jour à l'école, l'école juste à côté : les enfants sont nés ici.

D'autres dames du GHI utilisent la même expression au sujet de leurs enfants, qu'ils sont nés là.

Ma fille avait 6 mois quand on est arrivés. Autant dire qu'elle y est née.

Si je suis là depuis longtemps ? À votre avis, si je vous dis que mon fils est né là et maintenant, je suis grand-mère !

En 50 ans, je pense, ça en fait des enfants et de la nostalgie au GHI...

MUSIQUE D'ASCENCEUR (6)

La voix féminine enregistrée.

Étage zéro

En montée

Bip

Bip

Bip

Bip

Bip

Bip

Bip

Bip

Bip

Bip

Bip

Bip

14^{ème} étage

En descente

Bip

Bip

Bip

Bip

Bip

Bip

Bip

Bip

Bip

Bip

Bip

Bip

Étage zéro

Et le bip, exactement comme le bruit de l'électrocardiogramme.



Elle devait déménager de chez elle, une obligation. Et puis, elle a eu cet appartement. En passant devant le GHI, elle pleurait.

Je ne pourrais jamais vivre ici...

J'écoute l'histoire triste.

Son fils est parti, elle arrive à la retraite, elle doit quitter son appartement où elle a toujours habité. Et voilà qu'elle se retrouve au milieu d'un chantier !

Moi, j'aime la nature, j'aime le calme, je me répétais Mais qu'est-ce que je fais là ?, je ne vais jamais y arriver, j'ai eu tellement de mal, je me demande pourquoi les gens laissent des saletés dans les parties communes, je ne pensais pas finir dans un espace comme ça, c'était étroit, j'avais la tête à l'étroit...

Elle m'offre un café, je m'enfonce dans le canapé, je l'écoute.

Maintenant, je suis au milieu des arbres. Je vois loin. Je vois jusqu'à l'horizon. Ça vient à peine d'être fait, le jardin d'hiver, c'est juste fini.

On va mettre un tapis, on va mettre des plantes, on va mettre des tomates-cerise, on va mettre un fauteuil, on va mettre une table.

Ça a été dur.

Il y avait de la poussière partout, tout le temps.

On mangera dehors, on jouera de la guitare, on réchauffera avec un tapis, on aménagera un coin-détente pour lire, on va lire beaucoup avec le soleil sur les pieds, on pourra rester là à rêver.

Ah oui, ça a été dur, ce bruit rendait fou.

On voit le ciel, le soleil, les arbres, les clochers qui s'allument le soir, on voit l'école, les enfants. Quand on n'a pas trop le moral, c'est bien de regarder les enfants jouer dans la cour, on les entend rire et jouer, ça fait du bien.

On voit loin, on voit l'horizon, on voit les arbres surtout.

Ça ouvre la vie !

Elle rit.

Ah non, je voulais dire... Ça ouvre la vue !

Je monte au 14^{ème} étage. Elle aussi.

- Ah, c'est vous l'écrivain. Je l'ai dit à ma fille qui est une pipelette, va voir l'écrivain, elle veut écouter... Elle viendra vous voir, c'est sûr.

Le ciel fait la ville comme un fantôme. Ce matin, tout est chromatique.
Gris pâle, blanc, ciment.
La pièce où je m'installe pour écrire : murs blancs, table blanche, chaises blanches, c'est tout. *White cube*.
Suis-je dans le rêve de l'architecte ?

Ou, est-ce que l'architecte préfère imaginer les appartements qu'il a conçus envahis, appropriés, bariolés, arrangés par la personnalité de celui qui l'habite ?
Ça doit dépendre des architectes.

Le jardin d'hiver est vaste, long, gris et vide.
Les rideaux argentés bougent tout le temps.
Le courant d'air du jardin d'hiver.
J'aime bien ce mouvement. On dirait qu'on est sur un bateau.
Du balcon, on voit passer les paquebots blancs qui viennent le long des quais, ils dépassent des maisons.

Le matin, quand j'arrive ici, il y a cette longueur incroyable de rideaux à tirer.
J'ouvre sur le spectacle. Quelque chose du théâtre.

Le monde extérieur est net à travers les baies vitrées.
Le monde extérieur se trouble à travers les baies ondulées.
Net. Flou. Net. Flou.

L'autre jour, j'ai marché avec une dame. Lentement. Elle avait sa canne pour s'aider, on a discuté comme des copines.
Si les architectes avaient quelque chose dans la tête, ils auraient fait quelque chose de bien... Regardez-moi cette maison en papier d'aluminium... Non, mais vraiment, où ont-ils la tête ?
Elle a une façon de le dire, avec beaucoup de douceur, un peu moqueuse.
Ses phrases viennent du loin, de sa sagesse, de son détachement, de qui a vu tellement de choses, tellement de choses qu'elle aurait pu les conseiller un peu. Le bon sens de chacun.
Les architectes se sont trompés. Avec ces balcons, ils se sont trompés. On a la place d'y mettre 10 tables... Pour moi toute seule, c'est trop.

Mettre tout le monde d'accord, c'est impossible. L'ensemble vit au même endroit, mais dans l'ensemble, il y a les gens qui trouvent *trop*, ceux qui trouvent *pas assez*, ceux qui trouvent *différent*, ceux qui trouvent *pareil*, et puis *mieux* et puis *pire* et puis... Les gens, ça déborde de l'ensemble.
J'avais prévenu.

On s'habitue à tout, mais il ne faut pas.

Certains ont des pudeurs. Au début, ils me disent : *Oh ça va, ça va. Non, rien, bien, très bien, ça va, c'était pas facile mais ça va, c'est comme ça, un chantier c'est un chantier, non ? Bon, on sera content que ça finisse, c'est sûr. Vous comprenez...*

Et puis, si on parle un peu, arrive *Le moment le plus dur*.
Comme un titre de livre ou de film : LE MOMENT LE PLUS DUR !
Quand elle a été dans le noir.
Pendant qu'ils sciaient le mur, ils avaient tout enveloppé, elle est restée 4 jours dans le noir. *Là, j'étais déprimée...*

Quand ils ont percé. *Le carottage, ils appellent ça. Épouvantable. C'est le carottage, c'était terrible le carottage.*

Pour protéger ses meubles pendant le MOMENT LE PLUS DUR, elle avait *tout recouvert avec des bâches, tout était en plastique, je me suis ruinée !*

Le pire, il me raconte, c'était le moment du sous-marin. Alors, là, on était enfermé, avec juste des petits hublots, trois petits ronds en hauteur, dans le noir, et l'eau qui coulait et qui passait partout, on est resté comme ça plusieurs jours, comme un sous-marin, et le bruit, la scie circulaire, le bruit, et fermé comme ça, et l'eau qui coulait... On a rien sans rien, c'est sûr. Mais ça, c'était très dur.

Quand le chantier devient une épreuve.
Ça m'est arrivé de hurler.

Quand on devient fou.
On peut supporter, mais pas tout le temps, y' a des fois j'avais le système à cran.

Quand on n'a pas le choix.
J'avais plus la patience, je rêvais de partir loin.

Des ouvriers. Conversation entre eux :

- Ils ont cassé les vitres du H1, H2, H3, H4.
- Quoi les flics ?
- Non. Les vitres ! Ils ont cassé les vitres.

Le bruit oh la la, pendant trois mois les meubles au milieu des pièces, le bruit oh la la c'était insupportable, on ne savait pas toujours, on poussait les meubles au milieu et puis le jour prévu il y avait un mot dans la boîte aux lettres « on repousse les travaux chez vous » et comme ça pendant trois mois, la nuit je me déplaçais avec une pile électrique, une pile électrique c'est une lampe de poche, oh la la j'étais perdue la nuit et puis le jour le bruit, j'étais fatiguée, fatiguée, oh la la j'en ai dit des paroles ! oh la la et puis ce bruit ce bruit et la poussière la poussière, oh la la c'était terrible c'était dur oh la la...

Mais maintenant, c'est passé.

Il fait froid ce matin. Des dames passent pour aller faire les courses. L'une d'elle tient un gros sac en équilibre sur la tête. Ça me rappelle la vie du lotissement chez ma grand-mère. L'agitation des femmes une fois que les enfants sont à l'école.

Devant l'entrée, deux messieurs échangent quelques mots. Se séparent.

Le plus vieux, son panier à la main, sa casquette sur la tête, attend avec moi l'ascenseur. Il me regarde et me dit :

- Ah, non, mais quand même, je suis pas malin ! Quand même, je suis pas malin. Je lui souhaite une bonne après-midi alors qu'il vient juste de perdre sa femme. Ah, je suis pas malin quand même. Non, mais, pensez donc, je lui souhaite une bonne après-midi ! Sa femme est morte ce matin ! Je suis vraiment pas malin, moi !

Il me parle comme si nous nous connaissions, alors je le rassure :

- Bah, ça n'est pas grave, c'est la vie qui continue.

- Oui, c'est vrai, vous avez raison, quoi qu'il arrive, ça continue toujours la vie...

J'en profite pour discuter avec lui des travaux : *oh c'était le bruit surtout, il se tient les oreilles, il me semble l'entendre encore.*

Pendant que j'écris depuis l'appartement 1405, j'entends comme de l'eau qui coule, je pense que c'est le chauffage, ça fait un *chhhh* ininterrompu, j'entends un chien qui aboie, je crois qu'il est au-dessus de moi, il marche avec des petites griffes, j'entends un téléphone qui sonne, des tôles qu'on bouge, un outil comme une perceuse, une perceuse géante, des coups de marteau, le *biip biip* des engins.

On habite dans un espace. On habite avec la vue qu'on a, ou l'absence de vue. Mais, aussi, avant tout, on habite avec des bruits.

Le marteau-piqueur ça cogne ça cogne ça cogne.

Vous ne savez pas vous comment ça fait ! Ça dure des jours et des jours et des semaines et des semaines et des mois et des mois et encore maintenant...

Devant le G, j'arrête un monsieur. Je lui parle de mon projet de livre, de venir me rendre visite au 1405.

Il me regarde. Un silence. J'aperçois les prothèses au creux de ses oreilles, je comprends qu'il entend mal. J'hésite à partir, lui dire « C'est pas grave, je vais me débrouiller, allez, Au revoir » et filer lâchement. Mais il est déjà en train de m'expliquer d'une voix forte : *Ah mais ici c'est le Grand-Parc !*

Il a un sourire : *Et c'est grand !*

Il élargit ses bras en même temps.

Je réponds : *Alors là, on a le G.*

Je montre le bâtiment.

Ici, le H.

Je montre derrière,

...

*Et après le l ?
Je montre encore.
C'est ça ?
J'articule bien.*

*Il fait un autre grand sourire.
Oui, c'est exactement ça ! GHI ! Vous y êtes !*

TOURBILLON ENCORE (15)

Ce chantier - colossal, *c'est un truc de fou ma parole*, me déclare un jeune homme devant l'entrée 2 du bâtiment G - il remue. Les habitudes et les méninges.

Autrefois, je changeais les meubles de place tout le temps. Mon mari partait travailler le matin, la salle à manger était ici, il revenait le soir, et j'avais mis le salon à la place !

Mais le changement, quand on est vieux, c'est difficile vous savez.

Par exemple, avant les travaux, ma porte s'ouvrait par la droite et maintenant, va savoir pourquoi, elle s'ouvre de la gauche. Avant, ça ne m'aurait pas tellement dérangé, mais avec l'âge, ça prend du temps d'organiser un nouveau cerveau.

Je parle avec mon voisin : *Oh moi, vous savez, j'ai le vieillot...*

Il va avoir 87 ans, il ne sait pas s'il atteindra la marche suivante, celle des 90. Les travaux, ça les a foutus par terre.

Il est là depuis 20 ans, ses voisins de palier sont partis, et avec sa femme, qui a 91 ans, ils les aimaient beaucoup les voisins, et ce départ, ça les a foutus par terre aussi.

Ici, on croise beaucoup de personnes très âgées. Qui vont et viennent, démarche incertaine et lente, elles soufflent, les mains tremblent, ils entendent mal, ils me parlent volontiers, un peu de solitude, ils me disent tous qu'ils ne sont pas importants, ils ont leurs problèmes – au dos à la tête au cœur aux jambes à la poitrine et *pour marcher c'est pénible* -

Oh, vous vous voulez vraiment écouter mes vieilles histoires, même celles des gens qui yoyotent comme moi ?

Avec la discussion au sujet du chantier, c'est la discussion de la vie qui arrive...

La nostalgie du passé. Une immense nostalgie.

C'est le tournis, les souvenirs c'est le tournis, les souvenirs c'est cet appartement, je voulais pas partir d'ici, même le temps des travaux, je voulais pas.

Je m'approche d'une dame. Elle m'évite, elle s'enfuit. J'entends sa lassitude : *C'est pas normal, c'est pas normal, c'est épouvantable, l'été 2014 épouvantable !*

Avec son nouveau téléphone portable, Madame S. a envoyé la photo du nouveau balcon à son fils. Mais, ce nouveau téléphone est plus compliqué que l'ancien, et l'écran tactile, c'est trop sensible, elle a dû faire une mauvaise manipulation. *Je crois bien que je l'ai envoyé à tout mon répertoire...* Parce que tout le monde lui répond au sujet de la photo : BRAVO POUR TON BALCON !

*Les travaux, ça ne m'a pas perturbé outre mesure, on s'est plié aux règles.
Oui, bien sûr, il y a eu quelques frictions, avec les retards, les décalages.
Mais c'est derrière maintenant.*

*J'ai demandé à un ouvrier s'il pouvait filmer pendant qu'il sciait mon mur.
À chaque fois, les habitants du GHI le disent comme ça, avec cette phrase terrible : Ils ont scié mon mur.*

Et là, quand elle le dit, il sciait MON mur, je ressens tout l'affectif - et quand c'est affectif, ça n'est pas toujours raisonnable - qui nous rattache à nos murs. Dans son toit, le chez soi. Ce mur tout d'un coup ouvert. L'intimité percée.

Avec ce chantier, il y a aussi tout un combat qui se déroule.

Eux contre eux.

Eux les locataires contre Eux ceux qui ont décidé de faire cette réhabilitation, de la faire comme ça, eux les propriétaires, les bailleurs, les bâtisseurs, les architectes, les opérateurs, les réhabilitateurs, les investisseurs, les décideurs...

Moi je râle. C'est épuisant de râler.

Ils m'ont repérée : Oh vous, vous êtes une enquiquineuse...

En plus, je ne dis pas les choses pour les embêter. On vit sur place nous, donc on est les mieux placés pour faire remonter des informations. On est utiles pour le suivi.

Mais souvent, on se heurte à un mur.

Encore ce mur. L'histoire du chantier habité, vaste comme un village, se complique.

On tombe dans les aberrations. On y tombe droit dedans, comme dans un trou.

On passe du mur au vide.

Je repense à la dame qui m'avait expliqué : Je vais partir, je suis en transit, je vais partir, c'est pas du tout feng-shui ici.

Un monsieur à qui je demande - il est en train de sortir ses courses de la voiture, sa femme tient leur enfant dans les bras, il va pleuvoir, il se dépêche - : Vous voulez savoir mon sentiment sur le chantier ? Alors, le voilà mon sentiment, écoutez bien, je vous assure que l'expression C'est le chantier, ça veut dire ce que ça veut dire ! Et vous savez ce que ça signifie ? Alors, je vais vous le dire moi, alors ouvrez les oreilles : quand on dit C'est le chantier, ça veut dire C'est le bordel ! C'est ça qui est la vérité ! Et pardonnez ma gueulante !

Les gens sont fatigués. Je vois bien qu'ils sont épuisés.

Il y a eu tellement tellement de bruits différents que maintenant, on ne sait plus reconnaître ce que c'est.

Le chantier, dans sa longueur, arrive au moment des rapports de force. C'est le farwest du GHI !

Cette personne de l'Amicale des Locataires, elle me prend à partie : Avec votre poésie-là, ça serait bien de dire la vérité, que c'est pas le monde des bisounours ici !

On n'est pas respecté ! On n'est pas écouté ! y'a des choses, non vraiment, y'a des choses qui auraient pas dû...

...

Et pourtant, après les douleurs et les colères : *Ce qu'ils ont fait, c'est magnifique, ça a du cachet. Moi, esthétiquement, le béton je trouve ça beau. Et cette vue... elle est incroyable, non ?*

Dans un ensemble, l'un n'empêche pas l'autre.

ENTREZ, JE VOUS EN PRIE... (18)

Dans les appartements refaits.

Plusieurs personnes m'ont parlé du rideau qui se trouve devant la baie vitrée dans la cuisine. C'est un rideau lourd, dans une matière spéciale, très opaque, il garde la chaleur.

Il glisse toujours, vers le centre de la fenêtre. Je constate que c'est vrai, il faut le remettre sur le côté, comme un geste agaçant : *Ah ce truc tient pas en place, foutu rideau, il est vilain en plus. Non, vous trouvez pas qu'il est vilain ? J'ai choisi vert... Mais bon, j'ai pris au hasard.*

Une autre personne a opté pour la version rouge vif : *Ça faisait théâtre. Ça me rappelait les tentures rouges que j'avais dans mon premier appartement quand j'étais plus jeune.*

Pendant les travaux, les va-et-vient incessants. Tout le monde entre chez vous. Les ouvriers, les plombiers (*Pas d'eau pendant 24h vous trouvez ça comment ?*), les peintres (*ils ont peint la moitié du mur, faut tout refaire le reste*), les électriciens (*Le passage des électriciens ! Avec tous les fils et les câbles qui envahissaient le sol, y'en avait partout !*) et les chefs et les cadres, et les architectes. Parfois, 5 ou 6 fois par jour.

C'est intime chez soi, c'est pas rien de laisser entrer quelqu'un. Là, il fallait laisser entrer tout le temps.

Certains n'ont pas aimé qu'ils entrent, sans faire attention, sans mettre les protections sous les pieds, ça dépasse les bornes, ça dépend, il y en a qui font bien, d'autres non.

Pendant la semaine où j'écris au 1405, j'aurais la visite des plombiers et des peintres. 4 fois. Vendredi matin, ils reviennent. Je dois laisser la fenêtre ouverte parce qu'ils ont mis un joint en silicone.

Je discute avec l'un d'eux, qui s'intrigue de ma présence, il tient à commenter aussi : *On n'a pas de diplôme en psychologie mais pourtant on en fait autant que de la plomberie !*

Certains habitants ont trouvé dans ces mêmes intrusions un air de visites sympathiques. *Les ouvriers : impeccables. Et les petites conversations, c'était bien.*

Les ouvriers, ils sont comme nous : On n'est pas de la haute ici.

Et puis les chefs : *Ah ça pour constater, ça constate ! Ils entrent, ils causent, ils notent, ils prennent des photos. On a l'impression d'être un meuble.*

Conclusion d'une grand-mère : *Ça fait un sacré sujet de conversation ces travaux. On en parlera encore longtemps.*

Et puis, il y a cette phrase qui revient plusieurs fois, comme un refrain.
Avant, personne ne voulait vivre ici. Maintenant, tout le monde veut habiter chez moi !

J'imagine... (ceci est donc une fiction)

Quelqu'un sonne. Encore. Depuis ce matin, ça n'arrête pas. Ils viennent chez moi. Ils veulent vivre chez moi. Je ne peux pas leur refuser, c'est vrai, on ne refuse pas l'hospitalité, en tout cas dans ma famille ça ne se fait pas, on accueille, la porte est ouverte. Avant, j'ouvrais la porte mais personne ne rentrait. Les gens passaient, regardaient, jetaient un œil, bof ils disaient, on ne veut pas vraiment habiter là, on va voir si c'est pas mieux ailleurs, moi je n'avais pas le choix, je restais vivre ici, j'étais bien contente d'avoir ces 3 pièces à vivre, c'était un peu étroit, un peu sombre, mais j'étais contente quand même, et puis maintenant avec ce grand jardin d'hiver, les fenêtres tellement larges, la lumière et je mets mon fauteuil et je lis, et donc, alors, maintenant j'ouvre la porte, et tout le monde veut voir, veut habiter ici, ils font la queue, ça va jusque dans les escaliers, sur plusieurs étages, je leur répète gentiment que c'est complet, qu'il faut aller au bureau des entrées, ils me disent : « Ah mais oui mais on aimerait tellement vivre ici montrez-nous encore... avant, on ne voulait pas mais maintenant, c'est différent, montrez-nous encore... ah oui, quelle lumière... et comme c'est beau la vue... »
J'ai fini par fermer la porte.

On ne peut pas accueillir tout le monde, hein ?

Le jeune ouvrier monte au 15^{ème}. Il tient dans ses bras un paquet de cordes et des mousquetons.

- Vous allez sur le toit ?

- Oui.

- Dis donc, faut être bien accroché pour faire ça, avec le vent en plus.

Il répond rien. Signe de tête.

Je regarde les cordes, et je pense que ma phrase est stupide, forcément il va être bien accroché, c'est son métier d'être accroché, cette phrase on doit lui répéter 10 fois par jour.

Je sors de l'ascenseur avant lui.

- Au revoir Monsieur, bon courage.

À lui, j'évite de dire que j'écris.

Les appartements en train d'être construits sur le toit du H, au 16^{ème} étage, là, pour le coup, ça fera vraiment comme un nid. Pour des habitants-cigognes.

Une jeune femme - elle est au 8^{ème} - mais elle rêve de là-haut : *De là-haut, je pourrais faire des tas de photos... Avant j'en faisais beaucoup, il faudrait que je me rachète un appareil, argentique, mais j'ai pas les sous.*

Une autre personne, dans un autre bâtiment, fait des photos aussi. D'habitude, elle ne prend pas du tout des photos de chantier. Tout d'un coup, elle a eu besoin de le faire. C'était sa façon d'agir, de ne plus subir les travaux : *Ça m'a permis de me redresser...*

Subir, c'est peut-être le plus difficile dans toute cette histoire. Quelqu'un m'a murmuré : *si vous saviez ce qu'on a subi...*
Et ça ne l'empêchait pas de trouver que *la récompense au bout est incroyable.*

*Cet espace en plus, c'est pas vraiment de l'espace en plus. Non ?
Qu'est-ce que vous en pensez, vous ?*

UN JARDIN OU BIEN ? (23)

J'ai cherché dans le dictionnaire, un jardin d'hiver c'est quasi une véranda, mais ça n'est pas une véranda. D'ailleurs, l'hiver, il fait froid, on ne peut pas y rester. Chez ma mère, il y avait une véranda. On en profitait à toutes les saisons. Et j'aimais bien rester dans sa véranda, avec la campagne autour.

Je mets des plantes partout. Je ramasse des boutures, des morceaux de plantes toute sèches, toute maigrichonnes, je les récupère, je les plante, et avec ce soleil... tout pousse !

Je voulais mettre une piscine. La première que j'avais choisie était trop lourde. Mais, au moins, comme ça, on aurait vu si l'immeuble est résistant ! Mais c'est interdit. Même une pataugeoire, c'est interdit. Dans ce jardin, on ne peut pas faire de barbecue, qu'est-ce que ça vaut un jardin sans faire de barbecue ? Vous voulez que je vous dise, moi, c'est pas un jardin d'hiver, c'est un jardin interdit.

C'est bien connu, les jardins ça fait des histoires avec les voisins. Et là, vous voyez le nombre de voisins...

Le voisin, il ne veut pas que les enfants jouent. Les enfants dans les jardins, ça fait du bruit, non ?

Je m'y plais dans mon petit bazar. Mes tomates, mon jasmin, mon lilas... L'été prochain, ça sera merveilleux.

On m'a dit C'est une sorte de jardin d'intérieur. N'importe quoi. Un jardin, c'est un jardin. C'est dehors. Si c'est dedans, c'est plus un jardin, à ce moment-là c'est une véranda ou une serre. Mais, si c'est dehors, c'est un jardin. D'ailleurs, on ne dit pas un jardin d'extérieur, ça ferait comme « monter en haut » ou « descendre en bas », on dit juste un jardin. On n'a pas besoin de préciser qu'il est d'extérieur, puisque jardin ça veut dire que c'est à l'extérieur ! Alors ce jardin d'intérieur, vous voulez que je vous dise, c'est juste un gros balcon avec des cloisons coulissantes. Mais faut reconnaître que c'est pas mal...

Je n'ai pas beaucoup d'argent par mois. D'abord, j'ai acheté les deux chaises. Après, j'achèterai une table qui va avec. Pour continuer l'esprit jardin.

Je fume mes cigarettes au balcon. C'est pratique. Un jardin, ça sert à ça, non ? Je veux dire, à part à jardiner et à faire la sieste au soleil, un jardin, un balcon, une terrasse, c'est drôlement pratique pour les fumeurs. Alors, on se met à discuter entre fumeurs. Parce que sur les balcons d'à côté, il y en a d'autres qui fument. Faut pas croire, hein, tout le monde n'a pas arrêté ! Heureusement pour moi ! Parce que ces fumeurs, ça me fait des copains, on a des conversations, on parle du chantier, où ça en est... On est bien

...

contents d'en être sorti, que ça soit plus notre tour, on en a soupé, hein...

Je respire. Je vois plus loin. Ça m'a changé la vie. Je voulais déménager : je ne veux plus, je suis la plus heureuse du quartier. Le chat a vieilli un peu, il a eu peur. Mais, maintenant, regardez... il est formidable !

Le chat est allongé au soleil, étiré tout du long. Et assise dans ce fauteuil au jardin d'hiver, au soleil moi aussi, je comprends ce qu'elle veut dire au sujet du chat qui est formidable.

Dans les résidences toutes neuves, le règlement est strict. J'en connais une où vit un ami, il est même stipulé que les enfants n'ont pas le droit de jouer dehors. Dans toutes, et maintenant au GHI, il est précisé que le linge ne doit pas sécher sur les balcons.

Pour certaines personnes, ce linge sur les balcons, ça ne se fait pas. C'est comme exposer son intimité, j'imagine.

Dans mon logement, j'ai une sorte de cour intérieure. Mes voisins sont au-dessus. S'ils se mettent à la fenêtre, ils voient ma petite terrasse. Elle est très humide, il y a des fougères qui poussent toutes seules.

Dans cette cour intérieure, j'ai installé un grand fil à linge. L'été, j'y mets à sécher les draps et les housses de couette. C'est pratique. Et puis, ça me rappelle mon enfance, chez ma mère, dans son jardin, il y avait un grand fil à linge à l'arrière, les draps séchaient comme ça, je jouais avec, devant derrière, le linge humide, l'été on le frôlait, c'était frais, j'en faisais un décor de jeu.

Ma voisine du dessus, on s'entend bien, elle aime le parfum de ma lessive, elle me l'a dit *J'aime bien, ton linge qui sèche, ça sent bon.*

Quand je suis en train de ramasser le linge (ma mère disait Viens m'aider à ramasser le linge), j'oublie la ville, j'oublie où je suis, et je me retrouve vers l'enfance.

Je discute avec une dame qui habite au H. Elle me raconte sa jeunesse.

Au lycée, les filles qui avaient choisi Bac de lettres, elles avaient toujours leur gros dictionnaire de latin sous le bras, alors elle a choisi l'autre Bac, à cause de ce gros dico qu'elle n'avait pas envie de transporter tout le temps. Elle rit : *Il en faut peu pour décider d'une carrière !*

Elle, par exemple, elle n'aime pas trop ce linge qui sèche aux fenêtres, elle trouve que *Ça gâche.*

Il y a des villes où le linge mouillé pend entre les fenêtres de chaque côté de la rue et ça fait des gouttes quand on passe dessous. À Barcelone, c'était comme ça. Peut-être que maintenant, avec les réhabilitations et les touristes, peut-être que maintenant on a arrêté aussi ce linge qui sèche accroché d'une fenêtre à l'autre.

Parfois, avec leurs étendoirs, certains ont mis à pendre les tapis sur la rembarde des balcons.

D'ailleurs, certains mettent de tout.

J'aperçois un cheval à bascule. Un sapin sans aiguille. Un baby-foot.

Bousculer. Métamorphoser.

Quelquefois, c'est inquiétant que ça change, tandis que d'autres s'en fichent complètement.

On n'a pas vraiment d'explications : pourquoi ceux-là oui et ceux-là non.

Je ne sais pas si je le supporterai une seconde fois.

Quand on dit ça, on sait qu'on le sait : on ne le supportera pas. On ne voudrait surtout pas que ça recommence.

Elle me dit : *Moi, ça fait plusieurs mois que c'est fini. J'avais regardé les plans, j'avais visité l'appartement témoin. Quand ça a commencé, au début, ça fait peur. Après... bon, tout le monde a dû vous raconter...*

En fait, c'est bizarre à dire, mais maintenant, on habite ailleurs.

Parce que ça ouvre quelque chose. On est attiré vers l'extérieur !

Après le moment difficile des travaux, avec cette ouverture, ça a fait un sacré changement. Quand elle dit ça, on s'exclame toutes les deux en même temps : *Et un changement, c'est toujours positif !*

Et puis, un silence, on se regarde, sans doute chacune le temps d'aller chercher nos souvenirs : *Non, c'est pas toujours positif... C'est, des fois, les changements, c'est pas positif... Hein, c'est vrai ? C'est pas toujours...*

Elle sourit, elle est riieuse : *Mais là, oui !*

Elle me confie qu'elle écrit un peu, parce que elle a eu une vie mouvementée.

On dirait que les gens qui vivent ici ont tous des vies mouvementées.

Ou alors, c'est la vie qui est comme ça. Et, on croit que celle du voisin l'est moins, qu'elle a l'air plus tranquille, mais toutes les vies des gens ont du mouvement.

*J'ai fait Une crémaillère, comme quand on aménage quelque part.
Ça fait du bruit une fête ! Mais, bon, avant, je n'invitais jamais personne.*

*Le soir du 14 juillet, il y avait deux feux d'artifice en même temps ! On voyait bien les deux depuis le jardin, enfin depuis le balcon, enfin d'ici...
C'était extraordinaire !*

Je suis au G, au 9^{ème} étage. Mon gendre est venu quand c'était fini. Il est entré dans l'appartement. Il a regardé, et il a fait...

*Là, elle mime une grimace : un air un peu stupide et en même temps l'air épaté. Elle marche dans la pièce, elle va vers le jardin d'hiver, elle imite son gendre les bras ballants, qui fait *Ah ouais...* Elle continue à avancer avec cette tête *Ah ouais...**

Il n'arrivait plus à parler !

Peut-être que c'est moi qui imagine, mais j'ai eu l'impression qu'elle n'était pas mécontente que, pour une fois son gendre soit moins bavard que d'habitude.

*Au début, quand on discute, elle me dit : *Ça a changé, oui, mais pas en bien !* Alors, elle me raconte, elle m'explique, elle me raconte encore, et puis cette phrase arrive : *Pendant les travaux, pour arranger l'appartement, on avait mis toute la salle à manger sur le balcon, du coup on y a mangé, au soleil, c'était agréable. Vous viendrez visiter si vous voulez ?**

*Ce qui est positif, ça, là-dessus, on peut les remercier : ça a créé du lien. Avant, on se disait tout juste *Bonjour*, et maintenant on est copines.*

*Et puis quelqu'un d'autre, sur les mouvements, mais d'humeur : *Quelquefois, entre les étages, par les balcons, ils s'engueulent, ils se disent de ces noms d'oiseaux ! Et aussi, ceux qui jettent des trucs par la fenêtre...**

Avant, c'était une cité, maintenant je trouve que ça fait résidence. Alors, il faudrait que les habitants s'adaptent et deviennent eux aussi un peu résidentiels...

Bouquet final :

Vous avez entendu à Ginko les balcons qui tombent ? Au moins, ce qui est bien, c'est que dans le monde actuel, c'est aux riches qu'on construit des trucs pourris ! Nous, au moins, c'est solide !

Au sujet de nos appartements sociaux.

J'explique à ce monsieur que dans le mien, au 1^{er} étage, comparé à ceux d'ici, du GHI, moi je n'ai pas de lumière.

- Ben, venez ici. Demandez une mutation.

Je lui avoue que je n'ai pas le courage de déménager : J'ai tellement de livres...

Il me répond :

- Et alors, je vous aiderai à porter les cartons, moi ! Si vous avez besoin, demandez Miloud. Vous verrez, on est bien, on peut aller en face et s'allonger dans l'herbe.

UNE DERNIÈRE VISITE AU 1405 (29)

On sonne à ma porte du 1405. Il se présente mais il n'a rien à me raconter.
Mais je suis curieux, je voulais juste voir d'en haut.

Il traverse l'appartement, compare avec le sien, trouve que le lino du salon c'est joli, il va dans le jardin d'hiver, il s'accoude au balcon. Je ne m'approche pas aussi près que lui, 14 étages ça fait haut pour mon vertige.

On regarde la ville, et *d'ici, le point de vue est incroyable*. On voit depuis Lormont sur la gauche, tout le Parc des coteaux, Floirac au fond, là les arcades du Pont de pierre, et tous les clochers...

On balaye du regard, il y a une fumée au milieu du ciel, *c'est très loin cette fumée, et ça, vous croyez que c'est quoi ? Ah, oui, vous avez raison, les tours Sarget, on voit jusqu'à Pessac, c'est fou, quand on y pense, toutes ces habitations, tous ces gens, toute cette ville sous les yeux...*

Et donc il regarde la ville devant nous, et il me dit en riant :
Tout ça, c'est des voisins en fait !

